Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 3

Artikel: L'effet dâo nové
Autor: L.D.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-199179

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

de « chanson du Père Michot », cette chanson n'est pas précisément écrite dans le plus pur patois de la Haute-Broie. Celui qui l'a acclimatée ici, M. Louis Michot, de Vaulion, a pratiqué l'enseignement primaire à Oron-la-Ville dès 1847, pendant au moins un quart de siècle. En serait-il lui-même l'auteur ? On pourrait le supposer, d'après ce qu'on entend dire de l'esprit jovial de cet homme de bien, dont le souvenir est demeuré si vivant dans toute la contrée. Il est toutefois plus probable qu'il a apporté cette chanson d'une autre partie du canton. Peut-être a-t-elle vu le jour dans les feuilles volantes que débitait, dans toutes les foires du pays, avant et après la révolution de 1845, le célèbre père Grise. Quoi qu'il en soit, « l'Educachon » n'est pas d'aujourd'hui.

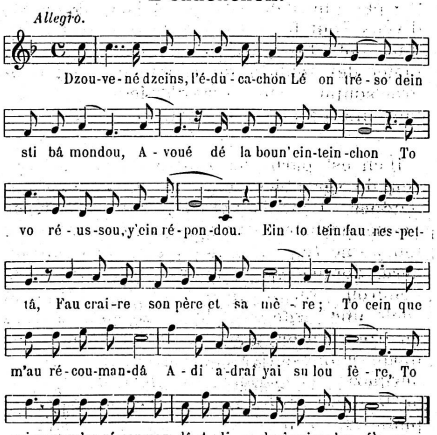
Cela me rappelle, en fait de résurrection à provoquer dans ce même domaine, tandis qu'il en est temps encore, celle de la chanson « Dâu gran Bredî », gauloiserie entendue à Yverdon il y a quelque vingt ans et qui doit rentrer dans la série des productions dont le père Grise se faisait l'éditeur responsable. On doit pouvoir en retrouver les traces dans le nord du canton.

Dans l'espoir que cette communication sera de quelque utilité, soit pour toi, mon cher *Conteur*, soit pour la conservation des épaves de la littérature patoise, je te présente mes bien cordiales salutations.

Oron, janvier 1902.

J. Gallay

L'éducachon.



A peinna savaî-you modâ,
Que mé menîran tzi la vesena :
Mein su adî rassovegnâ
Quein cintrein ye fasaî la mena.
Lai y'avai dou galé poupon ;
Yena s'appelâvé Marietta.
On mé promettai daî bonbon } *bis*
Se y'eimbrantzivon la felietta }

Ne pouâvon pa mé décidâ ;
Cein ye fe chagrin à ma mére ;
Y'ai tan fé que fu bin bramâ
Et que fu fouettâ dé mon pére.
L'aleçon m'a bin corredzî ;
Du adan su vegniâ pllie affabliou ;
Ora ne vudrei qu'eimbrantzî, } *bis*
Ne crâyon pâ d'itrè coupâbliou }

Einfan, y'étâi on pou gorman :
N'ai jamé resseimbliâ mé frérè.
Ma poura vîllhe mére-gran
Desaî adî : « Té fau tot baîrè ! »
(Baîre adraî fâ tan dé bin !)
« Fau jamé rein laissî ein trâbllia ! »
Se traôuv'adî mon goû lou vin, } *bis*
Ma mére-gran l'é responsâblia. }

Paul Etier l'è conseilli.

La Côte et tout particulièrement la ville de Nyon ont accueilli avec une joie débordante l'élection de M. Paul Etier au Conseil d'Etat, en remplacement de l'excellent M. J.-F. Viquerat. Le jour même de sa nomination, il y a eu à Nyon une fête populaire : cortège, illumination, soirée familière, où de nombreux toasts ont été portés et où l'on a aussi chanté bien des couplets. Les suivants, qui avaient été composés pour la circonstance et qui se chantent sur l'air de *I'o la fila d'au 14*, nous ont paru dignes de figurer dans le *Conteur* :

Por la fita de ce dzor, ye fé mon bel de tsanson,
Se la rimma l'è betordze, y'ari por mé la raison.
Car y'e prai por refrain :
Paul Etier, l'è Conseilli, tsi no ti saran conteins.

Daî coronets groussa nuqua, dzusqu'au pouro p'ti sordâ
Tsanteront de tout leû tieû l'Madzo Conseilli d'Etat,
Redesant por refrain :
Paul Etier, l'é Conseilli, tsi no ti saran conteins.

Le végnolans au velladzo deran : « L'é fin connaisseû !
Fara bairé pa Lo-anna de nos vegné lo meilleû,
« Tsantons don ein refrain :
Paul Etier l'é Conseilli, tse no ti saran conteins.

La Côute étive en furia : to lo canton l'obbiave !
Ma ora lo canon péte, alla vellé et au velladze.
I z'on prai por refrain :
Paul Etier l'é Conseilli, tsi no ti sarans conteins.

Lé Dzénévoi, to solets, ne san pas conteints, det-on,
Pensavont dza proufita por preindre lo distri de Nyon ;
Ora san d'obedzi
De deré : « Diu vo bénisse, tot paraî, beau Conseilli ! »

Conservatéû d'au diablio, pi neré que dé derbons,
Radicô dé la metzance, socialists, rodz-s lurons,
Ti d'un tieu : ein refrain :
Paul Etier, beau Conseilli, tsi no ti saran prau conteins

Que boire ?

Le savant en *ogue* : « Que buvez-vous là ? » — De l'eau qu'on vient de prendre à la source. Voyez combien fraîche et quels gracieux chapelets de perles contre le verre. — Comment, de l'eau crue ! Savez donc pas que dans chaque goutte grouillent des infinités de microcéus, de leptothrix, de bacilles virgules. Tous ces êtres sont les commis-voyageurs chargés du placement des maladies variées dont notre existence est agrémentée. Voilà. — Pourtant Eliézer but à la cruche de Rebecca, et Diogène, avant qu'il eut jeté son écuelle, la remplissait aux ruisseaux. Et nous-mêmes, enfants... — Ah, permettez ! vous me parlez de gens qui ont vécu il y a fort longtemps. Or, suivez bien mon raisonnement : dans ces temps reculés, de même qu'on pouvait parcourir plusieurs lieues sans rencontrer un être humain, les microbes étaient clairsemés : un ou deux par goutte. Mais depuis, ils se sont multipliés, nous menaçant de toute part. Ils prennent possession de chaque parcelle de notre enveloppe terrestre et s'apprêtent à nous dévorer vivants. Voilà ! — Brrr, j'en ai la chair de poule ! Que boirai-je ? — De la limonade ! C'est gazeux, c'est sucré, et, depuis quelque temps, il suffit de manger du sucre pour réparer les avaries de notre organisme. En Allemagne, chaque soldat en porte un pain sur son sac.

* * *

Le savant en *eur* : « Qu'avez-vous dans ce verre ? — De la limonade. — De la limonade, si l'on peut ! C'est alcalin, donc débilitant... — Mais l'alimentation sucrée ! — Ce que vous me chantez ! C'est l'année dernière que le sucre guérissait ; cette année-ci, il n'agit plus. Aujourd'hui, le remède à tous les maux, c'est le sel. A Londres, on a déjà de la peine à s'en procurer. — Marianne, vite un grand pot d'eau salée. — Eh non, à cause des nausées et de leurs suites. Comprenez bien, n'est-ce pas ? — Mais je veux boire ! — Si vous ne pouvez vous en passer, buvez du thé. Au moins les Chinois serviront à quelque chose.

* * *

Le savant en *in* : — Ça sent le thé ici. Le thé, vous semblez l'ignorer, contient un alcaloïde, la théine à laquelle vous devez votre pauvre mine, et si vous en usez régulièrement, vous ne tarderez pas à devenir une victime de la neurasthénie. — Une victime de quoi ? — De-la-neu-ra-sthé-ni-e. Ça ne peut pas bien s'expliquer, seulement, c'est terrible ! ! — Mais j'ai soif, soif ! — Peut-être un verre de vin ? propose discrètement ma vieille Marianne, mais un seul, parce que... les Templiers !...

Les savants se récrient en chœur : « Nous avons injecté à plusieurs reprises de l'alcool dans les veines de nos lapins et la conséquence lugubre a été la mort des lapins ! — Ah ! je me cabre à la fin ! Certes on peut se passer de vin et s'il n'y avait que moi, les propriétaires de vignes — même abstinents — feraient mal leurs affaires. Cependant, vos conclusions ne valent rien. Il est question de vin et non d'alcool pur. Entre les deux la différence est sensible. Vous ne prétendez pas que je bois du vinaigre parce que j'en assaisonne la salade. Puis je ne bois pas par les veines, mais par la bouche, laissant à l'appareil digestif le soin d'opérer ses sélections. Tenez, moi je m'intéresse aux oiseaux. Donc, pour savoir si l'alimentation aux vers de farine leur convient, je vais transformer quelques douzaines de ces vers en bouillie, puis en un liquide que je vous injecterai, à vous, messieurs les savants, dans les veines ». — Protestations indignées : — Nous ne sommes pas des cobayes ! — Et nous donc, sommes-nous des lapins ?... Marianne, allez vite me quérir un verre d'eau bien fraîche à la source, en attendant que ces messieurs tombent d'accord.

Eléonore Bicheler.

Cri du cœur.

« Oh ! que je vous envie
D'habiter un si beau pays, »
Disait à son voisin, le gros fermier Louis,
Un étranger visitant l'Helvétie.
« Oh ! ces coteaux ! ce bleu Léman !
Ces grands monts ! tout est magnifique ! »
L'autre, raillant ce grand élan lyrique :
« Tot cein ne baillè pas daô pan ! »

E. C. Thou.

L'effet dâo nové.

Gangueliet, qu'avâi prai fenna à Velâ-Reimbou, démâorâvè dein 'na maison foranna, à man gautse, sur la routa dè Mordze à Bire.

N'étâi pas on bornican, l'étâi mimameint prâo suti quand lo carbatier ne rafonçâvè pas trâo, kâ l'avâi on boutafrou dâo dianstre que ni l'édhie et ni lo thé ne l'âi poivant férè avâi. Adon, quand Gangueliet décheindâi po férè lè coumechons, ne remontâvè dièro què dè né et l'arrevâvè adé à l'hotô tot eimbrelicoquâ, quand n'ein avâi pas 'na forta bombardaïè.

Se n'ami Brotset, on soiffeu assebin, ètâi son camarâdo accoutemâ à la pinta et saviont l'âi teni bon lè dou ; tot parai, du cauquiès teimps, n'étiont rein mé tant bin einseimbllio po cein que l'ardzeint à Brotset avâi passâ dein la fatta âo carbatier, s'étâi tsaupou ein dévâ et einreimbllià à tsavon et l'est adé cein qu'arrevè à clliâo que fifont coumeint dâi pertes.

Que vint pourro vint crouïo ! vo sédès, et, mafion, l'est cein qu'arreva à noutron Brotset ; po avâi dè la mounïa, s'est fé bracaillon, s'est boutâ à férè dâi guieuséri decé delé et avoué dâi cauchenémeints, l'avâi fourra dedein ti sè z'amis et Gangueliet lo tot premi, à quoui sa fenna, qu'avâi la mounïa, lo reprodzivè ti lè dzo.

Adon, tot proutso dâi votès po lè municipau, Brotset s'étâi accobliâ avoué cauquiès bourtiâ, coumeint li po débllitérâ contre Gangueliet et sè z'amis ; faut derè assebin que s'étiont dza tsamailli pè lo veladzo rappo à l'amenaïe de l'édhie dein lè bornés que vegniont à gotta.

Justameint on crosâvè la colisse âo boo dè la routa et 'na veilla que Gangueliet avâi bounadrai trinquottâ et que vollie sè reintrâ à la baraque, ne va-te pas s'étaidrè lè quatro fers ein l'air dein cllia regole que razâvè dza.

Noutron coo, quand s'est zu cheintu asse mou què 'na rénaille s'est met à teimpètâ et à churlâ qu'on dianstre :

— Quin diabllio dè tsemin dâo tonaire è-yo prai ? tonaire dâo tonaire ! que criâvè.

Brotset, que passâvè âo mîmo momeint

perquie, oût c liâo brâmaiès, et, quand l'eût oïu que l'étâi Gangueliet, sè met à l'âi férè :

— Mon pourro ami dè Mordze! dein quin diabllio dè pays t'è-tou einfatâ ?

Adon Gangueliet, que vé lot lo drai que l'étâi cé tsancro dè Brots et que l'âi criâvè cein l âi repond :

— Su dein on pays que ne vaut rein por té dein ti lè casse, kâ l'âi sâi faut martsi drai!

L. D.

Vieux dictons sur le mois de janvier.

Jour de l'an beau,
Mois d'août chaud.

Belle journée aux Rois (le 6),
L'orge croît sur les toits.

Le 10 janvier, claire journée
Décrote une bonne année.

Poussière en janvier,
Abondance au grenier.

Les beaux jours du mois de janvier
Sont mauvais en février.

Prends garde au jour de St-Vincent (22)
Car si ce jour tu vois et sens
Que le soleil soit clair et beau,
Nous aurons du vin plus que d'eau.

Sécheresse de janvier,
Richesse au grenier.

St-Julien (le 9) brise la glace,
S'il ne la brise, il l'embrasse.

Le 10 janvier, brouillard,
Mortalité de toute part.

St-Antoine (17), sec et beau,
Remplit cuves et tonneaux.

Janvier d'eau chiche
Fait le paysan riche.

De St-Paul (26) la claire journée
Nous décrote une bonne année.
S'il fait vent, nous aurons la guerre,
S'il neige ou pleut, cherté sur terre.

Année neigeuse,
Année fructueuse.

Passe-temps. — Nous donnerons, dans notre numéro prochain, le résultat des *bouts-rimés* proposés samedi dernier. En attendant, voici un *logogriphe* que veut bien nous envoyer un de nos abonnés :

Logogriphe.

Quel drôle d'animal ? Comment se peut-il faire
Qu'en lui coupant la queue, il devienne sa mère,
Et, par un sort étrange,
En deux moitiés coupé, on mange une moitié,
L'autre moitié nous mange.

Les réponses sont reçues jusqu'au *jeudi*, **à midi.**

L'« Américain »

. . . . . .

— Demandez-voi seulement à l'« Américain », au vieux Philippe, qui est là. Il est allé en Amérique, lui... N'est-ce pas, Philippe, que vous avez passé la gouille ?

— Aloo ! y a beau temps de ça;..... c'était en trente-huit.

— Racontez-nous voi ça, Philippe.

— Oh ! bien, y a pas grand chose à raconter.

. . . . . .

« Mon père s'était remarié avec la Marianne au maréchal, qui était beaucoup trop jeune pou être ma mère ; elle avait mon âge. Elle voulait tout commander à la maison. Ça pouvait pas aller. On se disputait tous les jous. Et puis, y me semblait que je n'aimais pas la campagne;... je voulais aller à la ville. Je me suis décidé subito à parti pou l'Amérique, où ce qu'on pouvait amasser du bien en un paire d'années,.... à ce qu'on disait.

» Je n'avais pas encore pipé le mot à mon père de mon idée... Ma foi, quand je lui ai dit la chose, il a sauté en l'ai. Y ne voulait pas que je parte. Moi, j'ai tenu bon et un beau jou je me suis embarqué au Hâvre, pou passer de l'autre côté.

» Le second jou qu'on était su l'eau, le temps a déjà commencé à s'engringer... C'est qu'on n'y allait pas comme aujourd'hui, à toute vapeu. On a mis trois mois pou arriver à Newe-York. Je suis resté un mois là, à battre le pavé, sans trouver de l'ouvrage. Je n'avais bientôt plus le sou, quand je rencontre le grand François, de Pampigny, qui était là depuis quinze jous. Y me dit : « Vois-tu, Philippe, y a rien à faire ici; moi je pars pou l'intérieu; je vais déchifrer des terres... Viens avec. »

» Va comme il est dit, je pars aussi pou l'intérieu.

» On est resté là-bas quatre ans, à trimer comme des mercenaires. Mais, ma foi, y fallait toujou se chamailler avec les Peaux-rouges et avec un tas de gens, des blancs, ceux-là, qui étaient enco plus féroces que les sauvages. Et puis on était quasi aussi pauvres qu'en arrivant; j'avais juste de quoi rentrer au pays. Je dis un jou à François : « Ecoute, François, voilà déjà quatre ans qu'on est par ici, à s'éreinter. Puisque la fortune n'est pas venue, en quatre ans, ça ne viendra pas. Y nous faut retourner en Suisse. »

» Y n'a pas voulu m'écouter. Aussi le pauvre François y a laissé ses cinq pieds et demi, là-bas; il a été tué par un de ces sauvages blancs.

» Moi, je me suis rembarqué à Newe-York et, trois semaines après, on était au Hâvre. Je suis resté quinze jous à Paris, chez mon cousin Abram, et je suis revenu à ... Voilà toute l'histoire...»

— C'est ça,.. c'est ça... Aloo, dites-moi, Philippe, comment se fait-il que vous avez mis trois mois pou aller et seulement trois semaines pou reveni.

— Oh ! c'est que voilà,... pou le retou, n'est-ce pas,... ça va tout le temps à la descente...

— Ah !!... voilà,... voilà !...

Qui a dit : « *Le superflu, chose très nécessaire* » ? demandions-nous, au nom d'un correspondant, dans notre numéro du 4 courant. Trois personnes ont répondu à cette question : MM. Jacques, ancien pasteur; E. Kincester, à Lausanne; un lecteur de la salle de lecture de Chexbres.

Le mot est de Voltaire ; il se trouve dans une pièce de vers écrite en 1736 et intitulée : *Le Mondain*. Voltaire y défend, dans un spirituel badinage, le droit incontestable de chaque homme aux petites douceurs de l'existence et montre comme quoi le luxe a parfois du bon. Voici le passage en question :

. . . . . .

L'or de la terre et les trésors de l'onde,
Leurs habitants et les peuples de l'air,
Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde.
O le bon temps que ce siècle de fer !
Le superflu, chose très nécessaire,
A réuni l'un et l'autre hémisphère.
Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux
Qui du Texel, de Londres, de Bordeaux,
S'en vont chercher, par un heureux échange,
De nouveaux biens, nés aux sources du Gange :
Tandis qu'au loin, vainqueurs des musulmans,
Nos vins de France enivrent les sultans ?

. . . . . .

Boutades.

Un brave paysan se laisse choir du « fin-dessus » d'un cerisier et se casse la jambe.

« Alors, Daniet, lui demande le *rhabilleur*, en lui remettant la jambe, à quoi pensiez-vous en tombant ? »

— Oh ! bin, ie peinsâvè que se iavé zu 'na pinta à maiti tsemin, mè sarâi bin arretâ on momeint po bairè trai décis.

Un pauvre hère — il y en a tant — se promenait mélancoliquement l'autre jour, le ventre vide. Pressé par la faim, il entre dans une pension économique.

— Est-on bien servi, ici ? demande-t-il timidement au patron.

Celui-ci, qui aime à dire le mot drôle et veut montrer qu'il a été à Paris, répond, goguenard : « Oh ! mon brave, ici on est servi au doigt et à l'œil. »

Le client, vivement : « Oh ! à l'œil me suffira... »

Les malades imaginaires sont légion et les médecins fondent sur eux leurs plus sûres espérances. Les malades véritables jouent souvent à la faculté le vilain tour de guérir, en dépit de ses soins ; les malades imaginaires, eux, ne guérissent jamais.

Mais, ces derniers font aussi parfois le désespoir des médecins qu'ils dérangent à toute heure pour des riens.

« Ah ! madame, disait un de nos médecins à l'une de ses clientes, quelle santé il vous faut pour supporter toutes les maladies que vous me dites avoir. »

Le petit Jules vient de perdre son papa.

Sa maman lui fait comprendre qu'il lui faudra désormais être plus sérieux et bien s'encourager à l'école, afin de pouvoir l'aider bientôt à gagner le pain de la famille.

— Oh, oui, maman, je te promets que je serai bien sage et que je t'aiderai à gagner notre pain,... mais,. . mais, n'est-ce pas, il faudra alors que tout le monde mange la mie ?

— Ah ! bondzo... coumeint va ?
— Pas mau. grand maci.
— Et ta fenna ?
— L'est ein voïadzo.
— Ah ! po sa santé ?
— Na... po la meinna.

LA SEMAINE ARTISTIQUE. — Théâtre. — Très nombreux spectateurs, jeudi soir, et grand succès. On donnait deux pièces nouvelles pour nous : *Château historique* et *La lune de miel parlementaire*. Ces deux comédies, très amusantes, ont réjoui l'auditoire. Nos artistes les ont fort bien rendues ; beaucoup de finesse, particulièrement dans l'interprétation de la seconde. M. Darcourt sera certainement obligé de répéter la représentation de jeudi, — Demain, dimanche, à 8 h., spectacle extraordinaire : **La Tosca**, de Sardou, et **Le procès Vauradieux**.

KURSAAL. — Tous les jours, à 8 ½ h. (jeudi excepté), *Spectacle-attractions*. Tous les dimanches, à 3 h., **Grande matinée**. — Nouveautés : « Miss Diana », danseuse lumineuse ; « Sœurs Borg », danseuses, chanteuses suédoises ; les « La et Do », deux célébrités du genre Variétés ; « A-Bo-Kou » et son groom, jongleurs amusants. En un mot, série brillante, qu'il ne faut pas manquer.

Le **3e Concert d'abonnement** a été donné hier soir, devant une salle comble, comme toujours. Les solistes étaient MM. *H. Marteau* et *W. Pahnke*. Le 4e *Concert* aura lieu le 7 février, avec le bienveillant concours d'un chœur de dames. Nous en reparlerons.

Rappelons la **Conférence Brunetière,** lundi soir, à 8 h. On se dispute les places.

La rédaction : J. Monnet et V. Favrat.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.
3, rue Pépinet, 3

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.